

PIERRE BERTAS

Amanda Biòt

Un Marseillais qui ne plie pas l'échine

Il était né Fernand Antoine, en 1864, mais son pseudonyme est plus connu. Pierre, comme celles des chemins de traverses, de l'école buissonnière sans doute car Bertas est la prononciation marseillaise de *bartàs*, buisson.

Il fut enseignant mais, ayant protesté contre l'injuste sanction - s'il y en a de justes ? – qui frappait un de ses collègues, il fut muté et ne supporta pas la fatuité répressive du pouvoir, il démissionna. Il sera archiviste et, par là, historien de Marseille. Cette partie de son œuvre figure dans la presse de son temps sous forme d'éphémérides car il était aussi journaliste.

Poète et homme politique, longtemps adjoint aux Beaux-Arts, il organisa les fêtes célébrant le vingt-cinquième centenaire de Marseille, auxquelles on ne saurait comparer celles du vingt-sixième, époque où l'on sait si peu faire la fête. En 1899 d'ailleurs on ne pouvait heureusement pas coiffer ni vêtir les enfants de hideux machins de matière plastique.

Fédéraliste, de gauche, Bertas fera par la suite partie des déçus qui, comme Maurras, croiront que seule la royauté peut décentraliser ... ce qu'elle a centralisé. Il semble toutefois n'avoir plus guère alors eu d'activité politique. Et son œuvre est celle d'un libertaire.

Il est mort à Marseille en 1950.

En vers, dans la presse, il combattit ses ennemis, vers qui cependant méritent peu le nom de poèmes. Mettons que ce soit du sirventès. Mais deux recueils de poèmes ainsi qu'une pièce de théâtre en vers valent qu'on les lise, qu'on la joue.

Une poésie sensuelle

Bertas était félibre et faisait aussi partie du groupe des trobaïres (troubadours ou trouvères) marseillais. Ces deux écoles apparemment inconciliables, l'une majoritairement conservatrice, l'autre plus revendicative, eurent, après la disparition de Victor Gelu, les mêmes membres.

Le premier recueil de Bertas, *Flors e chatas* (1882), Fleurs et jouvencelles, est d'inspiration félibréenne, ouvertement influencé par Aubanel. On peut dire qu'il s'en réclame : « Èra bela, parèis, la Zani que ton còr Amava ... », « Elle était belle, paraît-il, la Jenny que ton cœur aimait ». Si l'alternance systématique d'un poème sur une fleur et d'un autre sur une jeune fille est bien sûr artificiel, la sensualité qui s'en dégage donne toute sa force au recueil : « Quand la ròsaubre ton sen Bomboneja, Belas de ton uèlh sorrissent Que belugueja », Quand la rose sur ton sein tressaille – car *bombonejar* est intraduisible -, ton œil en un sourire de désir pétille – *belar* est soit transitif soit intransitif en occitan, il correspond à admirer, désirer, en français, verbes transitifs donc -. Difficulté de la traduction quand il s'agit de poésie, et d'une langue souple et imagée à une autre, hélas ! desséchée par la Cour, l'Académie, la télévision et j'en passe.

Le second recueil, *Li Sèt Saumes d'Amor* (1887) Les Sept Psaumes d'Amour, est plus personnel, a plus de souffle. L'*Armana Provençau* l'annonçait ainsi (je traduis) : « A Marseille, Les Sept Psaumes d'Amour, de P. Bertas, poésie un peu plus débraillée qu'il ne faut mais mignonne pourtant et artistique. »

Nous sommes ici proches du *Cantique des cantiques* et du *Jardin des caresses*. On sait l'importance qu'eut particulièrement en Occitanie la poésie religieuse¹ dont la poésie profane emprunte souvent les formes. « Alenèri lo parfum de la mieuna Ben-Amada », « Je respirai le parfum de ma (la mienne) Bien-Aimée », « La demandèri a l'aura cauda qu'aviá saquejats leis oasis, au vent terrau qu'aviá caressadas lei flors blancas dei montanhas. La demandèri a l'alèn de la prim », « Je la demandai au vent chaud qui avait saccagé les oasis, au vent du nord qui avait caressé les fleurs blanches des montagnes. Je la demandai au souffle du printemps. »

Sensuelle toujours, sa poésie : « Vòstre pitre es l'autar d'una gleisa parada E recapta dessus sa rosenca cairada Vòstri mamèus bessons come pèiras sacradas », « Votre poitrine est l'autel d'une église parée et abrite sur sa pierre rosée vos seins jumeaux comme pierres sacrées. » Je l'ai dit, cette

poésie a du souffle : « Presta-me Vent Terrau, Ton alen rauc, Presta-me ton ala que lampa, Fiera Cisampa » : « Prête-moi Vent du Nord ton souffle rauque, prête-moi ton aile rapide comme l'éclair, fière bise. »

Utopie d'amour. L'écriture du théâtre

Bertas écrivit une pièce de la Commedia dell'Arte, *Pieròt badalha*, Pierrot baïlle, dont le titre surprit qui me semble être dû a ces initiales : P. B.... Cette pièce est une utopie. En effet nous sommes en un lieu délimité et, si l'on y peut entrer, on n'en peut plus sortir. C'est une utopie d'amour, telle qu'on en trouvera, dénaturée, ou plutôt masquée par le Boulevard parisien, chez un autre Marseillais, André Roussin. On y trouve aussi évidemment des allusions à l'actualité, c'est ainsi qu'Arlequin est une caricature d'Auguste Marin qui se ridiculisa dans un histoire de duel manqué.

Bertas mêle avec art poésie et langage parlé, belles images et lieux communs, dans la même phrase parfois. « ... la luna d'òr ... La viatz, emé son polit morre redon, dins un embolh d'estelas, corre, corre, Correntilha ; sus lei camins d'azur » : « La lune d'or, vous la voyez avec son petit museau rond dans un fouillis d'étoiles, elle court, court, coureuse ». « La luna sorridenta escampava seis ondas De clartat mi banhant de cent babetas blondas » : « La lune souriante jetait ses ondes de clarté me baignant de cent bécots blonds ». Et quand, Colombine escaladant un mur, Pierrot qui se promène aperçoit ses fesses : « La luna, òc da la luna ! la luna ! », s'écrivit-il. Il croit plus loin ou fait semblant de croire l'avoir tuée : « - Bolega pas. - Siáu pas la coá d'un capelan. » : « - Elle bouge pas - Je ne suis pas la queue d'un tacaud. » Mais *capelan* veut aussi dire curé et les poissonnières de ce temps ne se privaient pas du jeu de mot quand elles voulaient vanter la fraîcheur de leur poisson.

Il fait semblant : nous sommes bien dans la Commedia dell'arte avec ses faux-semblants, ses rebondissements. N'a-t-il vraiment pas reconnu Colombine quand, la heurtant du pied tandis qu'elle fait la morte, il dit : « Mi seriáu pas'mbronat contra una branca tòrta, Un molon de bordilhas ... Quauqua trueia mòrta ? » « Ne me serais-je pas pris les pieds dans une branche morte, Un tas d'ordures... Quelque truie morte ? »

« **La vérité c'est ce qui fait plaisir** », André Roussin.

Pierrot est allé pêcher la lune avec les dents. Il a, avec les dents bien sûr, remonté de l'Huveaune un sac d'or. Il s'ennuie, il baïlle, seul dans la bastide qu'il a depuis acquise. « Buai ! L'ai trovada la patz » : « Pouah ! Je l'ai trouvée, la paix ! » Son infidèle compagne, Colombine, son traître d'ami, Arlequin, viennent chaparder des fruits dans cette campagne qu'ils ignorent appartenir a Pierrot. Eux aussi s'ennuient : « - Repeta la caressa En m'escrasant lei dets. - A ton aise. - Es pas'quò. Èra ansin pasmens; que manca ? - Manca ... Pieròt. » « - Répète cette caresse en m'écrasant les doigts. - A ton aise. - Ce n'est pas ça. C'était ça cependant ; que manque-t-il ? - Il manque ... Pierrot. » « Embrassavi per eu, eu joïssiá per ieu. A ! nos manca Pieròt ! » : « J'embrassais pour lui, lui jouissait pour moi. Ah ! Pierrot nous manque ! »

Quand ils se seront rencontrés, reconnus, quand Pierrot accueillera ses amis chez lui, Colombine aura du remord. Un instant plus tôt elle a dit à Pierrot qu'elle ne l'avait pas trompé : « - T'ai trompat. - V'afortissi. Sabes, ieu, voliáu pas [reprend lâchement Arlequin] ... t'embanava. « Je t'ai trompé. - Je l'affirme. Tu sais, moi, je ne voulais pas ... elle te faisait porter des cornes. » Et Pierrot : « Mensonja aièr, mensonja encara, cresi aquela que m'agrada lo mai. Donc m'avètz pas'nganat. » : « Mensonge hier, mensonge encore, je crois celui que je préfère. Donc vous ne m'avez pas trompé. »

Dans cette bastide dont Arlequin et Colombine n'ont pu trouver la sortie, Pierrot les retient qui dit, et là allusion au *S'èri turc* de Gelu : « - M'amorri a vòstrei pès ; me vaquí prosternat : Mei bòns amics, fetz-me cornat ... Cornat coma lo Grand-Turc de Constantinòple ! » : « Je me jette à vos pieds ; me voici prosterné : Mes bons amis, faites- moi cornard ... Cornard comme le Grand-Turc de Constantinople ! » Ils seront heureux, tous les trois, « Mai que diràn lei gents senats ? » demande Colombine. : « Mais que diront les gens sensés ? »

¹ Voir *Anthologie de la poésie religieuse occitane* (bilingue), Jean Larzac, Privat ed., Toulouse (1972).